

# L'UNIVERSITÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER ET SON RAYONNEMENT (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLES)

Actes du colloque international de Montpellier,  
organisé par le  
Centre historique de recherches et d'études médiévales  
sur la Méditerranée occidentale  
(Université Paul-Valéry - Montpellier III),  
17-19 mai 2001

sous la direction de  
Daniel LE BLÉVEC

avec la collaboration de  
Thomas GRANIER



BREPOLS

2004

UNIVERSITÉ ET VERNACULARISATION AU BAS MOYEN ÂGE :  
MONTPELLIER ET LES TRADUCTIONS CATALANES MÉDIÉVALES  
DE TRAITÉS DE MÉDECINE

Lluís CIFUENTES<sup>1</sup>

Le rôle exercé par le monde universitaire dans ce qui fut l'un des phénomènes les plus intéressants des derniers siècles du Moyen Âge, l'éveil de l'usage des langues vernaculaires dans la diffusion des sciences, est peu connu, et c'est un thème qui, encore de nos jours, est souvent méprisé.

La prééminence dans l'historiographie des sciences, malgré les discours officiels, de perspectives excessivement internalistes, qui perdent de vue un contexte historique difficile à maîtriser, a mené au manque de compréhension d'une part importante du patrimoine médico-historique. Un patrimoine, celui des œuvres et des traductions en vernaculaire qui, contrairement à ce qui est sous-entendu, du fait précisément de se trouver en dehors des institutions universitaires a exercé un rôle de premier ordre dans la diffusion sociale du nouveau système médical qui en est issu et dans son établissement définitif dans la société de son temps.

Dès les recherches effectuées par Guy Beaujouan, l'on a souligné le caractère précurseur que, dans la Péninsule Ibérique, eut l'usage intensif des langues vernaculaires comme instruments de communication scientifique et technique, particulièrement en ce qui concerne l'astronomie et l'astrologie au royaume de Castille et la médecine à la Couronne d'Aragon. Néanmoins, de nos jours, l'on sait que ce phénomène eut une étendue géographique très importante et que, à des rythmes différents, il embrassa toute l'Europe latine du Moyen Âge tardif. En ce qui concerne les traditions vernaculaires ibériques, elles ont été l'objet dans les dernières années d'un certain nombre d'apports divers qui mettent l'accent sur une multiplicité de facteurs. Parmi ces facteurs, les plus importants seraient le développement d'une nouvelle société urbaine et l'intensité des contacts qui s'établirent dans le domaine de la Méditerranée nord-occidentale qui,

1. Je voudrais remercier Anna Gudayol et Jean-François Lormant pour la version française de ce texte.

bien qu'elle n'ait pas été précurseur dans la création de la nouvelle médecine rationnelle, l'a été dans le développement du nouveau système médical fondé sur les enseignements tirés des institutions universitaires<sup>2</sup>.

### 1. Montpellier et le domaine culturel catalan

La place de l'Université de Montpellier dans le conglomérat politique fondé vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle que l'on connaît sous le nom de Couronne d'Aragon eut une énorme importance, qui est souvent négligée. La présence des souverains catalano-aragonais comme seigneurs de la ville dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle est seulement le plus visible des éléments d'un large éventail de rapports de toutes sortes établis entre la ville universitaire occitane et les territoires de la Couronne d'Aragon, qui émergeait alors comme une puissance politique dans l'Occident méditerranéen. Cette présence politique impliquait un contact très intime entre le monde universitaire montpelliérain — pour ce qui nous concerne ici, le monde médical montpelliérain — et l'élite gouvernant la Couronne d'Aragon. Des rapports féconds, qui jouèrent aussi un rôle très important dans l'apparition au Sud d'une sensibilité très répandue socialement pour la santé et la médecine rationnelle se fondant en l'institution universitaire. En effet, l'influence de Montpellier s'envisage spécialement dans le domaine de l'organisation institutionnelle de la pratique médicale dans la Couronne d'Aragon à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Il importe donc de rappeler quelques lignes générales qui témoignent de ces étroits rapports.

La seigneurie de Montpellier, dont le suzerain était l'évêque de Maguelone — avec une implication de plus en plus croissante du roi de France —, avait été l'héritage de Marie, fille de Guillaume VIII de Montpellier, lorsqu'elle se maria en 1204 à Pierre I (II), dit "le Catholique", roi d'Aragon et comte de Barcelone. Les descendants de ce mariage, d'abord les souverains de la branche principale de la maison d'Aragon, puis celle secondaire des rois de Majorque, ceux-ci forcés à l'inféodation du petit et dispersé royaume majorquin à la

2. Voir Ll. Cifuentes, " " Translataci3n catalanesca en romans catalanesch " : la difusi3n de la medicina en catala a la Baixa Edat Mitjana i el Renaixement ", *Llengua & Literatura*, 8 (1997), 7-42 et *Id.*, " Vernacularization as an intellectual and social bridge: The Catalan translations of Teodorico's " Chirurgia " and of Arnau de Vilanova's " Regimen sanitatis " ", *Early Science and Medicine*, 4 (1999), 127-48. Une pr3sentation compar3e de ce processus de vernacularisation dans *Id.*, " Traducci3n vernacular i vulgarisaci3n cientifiqa dans l'Occident m3di3val ", dans D. Diop (3d.), *Litt3rature et vulgarisaci3n scientifiqa : Colloque du Centre de Recherches Po3tiques et Histoire Litt3raire (Pau, 1997)*, Pau, sous presse. Pour l'ensemble de la litt3rature scientifiqa m3di3vale qui circulait en catalan, voir *Id.*, *La ci3ncia en catala a la Baixa Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone-Palma de Mallorca, 2002 (Collecci3n Blaquerna, 3), et *Id.*, *Cat3leg de manuscrits i de primers impresos amb textos cientifiqs en catala de l'Edat Mitjana i el Renaixement*, vol. 1 (*La cura de la salut*) et vol. 2 (*El coneixement del m3n*), Barcelone, en pr3paration. Pour la naissance du nouveau syst3me m3dical, voir la synth3se de L. Garc3a Ballester, " The construction of a new form of learning and practicing medicine in medieval Latin Europe ", *Science in Context*, 8 (1995), 75-102.

branche principale, ont occup3 la seigneurie de Montpellier jusqu'3 ce qu'elle soit transmise au roi de France, qui l'ach3ta en 1348.

La pr3sence des souverains de la Couronne d'Aragon 3 Montpellier fut active et engag3e, non seulement 3 l'3chelon municipal mais aussi dans l'organisation universitaire ; elle co3ncide avec la p3riode de plus grande splendeur tant de la ville que de son universit3. Avec la figure capitale d'Arnaud de Villeneuve, Montpellier devient, durant cette p3riode historique, un lieu de rencontre entre les Italiens du Nord et les Catalano-aragonais ; la m3decine et, sp3cialement, les nouveaut3s qui touchent sa pratique n'en sont pas n3glig3es.

L'on sait de nos jours que le contr3le scientifiqa et technique dans l'exercice de la m3decine 3tait d3j3 3 l'3uvre 3 Montpellier avant 1239<sup>3</sup>. Cette pratique, entam3e dans le sud de l'Italie au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, fut confirm3e par les seigneurs catalano-aragonais 3 Montpellier 3 partir de 1272. 3 cette date Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon surnomm3 " le Conqu3rant ", h3ritier de Pierre et Marie, interdisait l'exercice de la m3decine 3 toute personne, homme ou femme, chr3tien ou juif, qui n'aurait pas 3t3 pr3alablement examin3e par l'3cole de m3decine. Cette pratique fut maintenue par les rois de Majorque qui lui succ3d3rent — voir les confirmations de Jacques II en 1281 et de Sanche I en 1316 —, puis par les rois de France<sup>4</sup>.

Peu avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, ce contr3le social des professionnels de la m3decine va se g3n3raliser 3 l'ensemble des territoires de la Couronne d'Aragon, suite 3 la double influence de Montpellier et de la conqu3te de la Sicile, qui eut lieu en 1282<sup>5</sup>. Les *corts* g3n3rales de Monts3 de 1289 prescrivirent que, pr3alablement 3 l'exercice de sa profession, tant les physiciens que les chirurgiens devront se soumettre 3 un examen, tout comme les juristes et les notaires<sup>6</sup>. L'on sait que ces dispositions ont 3t3 vite recueillies dans les ordonnances en vigueur dans certaines villes catalanes (Cervera, 1291 ; Valls, 1299)<sup>7</sup>, et sur-

3. *Cartulaire de l'Universit3 de Montpellier*, Montpellier, 2 vols., 1890-1912, vol. 1, 185-86, § 4.

4. *Cartulaire, op. cit.*, vol. 1, 202-03, § 14 ; 207-08, § 16 ; 234-35, § 33 et 284-85, § 55.

5. L. Garc3a Ballester et A. Rubio Vela, " L'influence de Montpellier dans le contr3le social de la profession m3dicale dans le royaume de Valence au XIV<sup>e</sup> si3cle ", *Histoire de l'3cole m3dicale de Montpellier : Actes du 110<sup>e</sup> Congr3s National des Soci3t3s Savantes (Montpellier, 1985)*, *Section d'Histoire des Sciences et des Techniques*, vol. 2, Paris, 1985, 19-30 ; L. Garc3a Ballester, M.R. McVaugh et A. Rubio Vela, *Medical licensing and learning in fourteenth-century Valencia*, Philadelphia, 1989 (Transactions of the American Philosophical Society, num. 79, part 6), p. 1 sq. et 29 sq. et M.R. McVaugh, *Medicine before the plague : practitioners and their patients in the Crown of Aragon (1285-1345)*, Cambridge, 1993, o3n trouvera une pr3sentation g3n3rale mise 3 jour de l'histoire de la m3decine dans la Couronne d'Aragon 3 l'3poque.

6. *Constitutions y altres drets de Catalunya, compilats en virtut del capitol de Cort LXXXII de las Corts per la S. C. y R. Majestat del Rey Don Philip IV, nostre senyor, celebradas en la Ciutat de Barcelona, any M.DCCCII*, Barcelone, 3 vols., 1704 [reimpr. facs. en un vol. : Barcelone, 1973], vol. 1, livre II, titre VI, rubr. I-III. Voir aussi J. Rubi3 i Balaguer, *Documentos para la historia de la Universidad de Barcelona*, vol. 1 (*Preliminares, 1289-1451*), Barcelone, 1971, 3-4, § 1.

7. A. Duran i Sanpere, *Llibre de Cervera*, Barcelone, 1977, 373 ; F. Carreras i Candi, " Ordinacions urbanes de bon govern a Catalunya (segles XIII a XVIII) ", *Bolet3n de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 11 (1924), 292-334 et 365-431 ; et 12 (1925-1926), 37-62, 121-53, 189-208, 286-95, 368-80, 419-23 et 520-33, dans 12, 201, 203, 286 et 291.

tout que les souverains de l'époque n'ont eu de cesse de consolider le nouveau système médical qui en était le fruit, avec les études universitaires en arrière-fond. Autant en période de paix qu'en période de guerre, dans les domaines d'origine aragonaise et catalane comme dans les territoires récemment acquis du sud en cours de repeuplement (et surtout à Valence), son support fut explicite et eut une énorme importance. Les coutumes (*furs*) dites "alfonsines", promulguées par Alfonso III (IV) aux *corts* du royaume de Valence de 1329-1330 constituent peut-être la législation médiévale la plus explicite en ce qui concerne la régulation de la pratique médicale. Un pas en avant qualitatif y est franchi : l'on crée une commission pour examiner les médecins physiciens de la ville et du royaume, lesquels, outre cet examen, étaient astreints à passer quatre ans par une faculté de médecine, par ailleurs inexistante à Valence ; l'examen était aussi prescrit aux barbiers qui pratiquaient la chirurgie<sup>8</sup>. L'exigence explicite de passer par l'Université, bien que le séjour soit limité à trois ans, s'élargit à tous les royaumes de la Couronne d'Aragon durant le XIV<sup>e</sup> siècle dans des législations successives (*corts* de Cervera, 1359 ; *corts* générales de Montsó, 1362-1363)<sup>9</sup>.

Ce sont surtout des circonstances politiques qui ont mené Jacques II d'Aragon, en suivant le principe de "un royaume, une université", à promouvoir la fondation de l'Université de Lleida, dotée dès le début d'une faculté de médecine destinée à attirer les étudiants qui, jusqu'à ce moment, avaient dû s'adresser à d'autres centres situés en dehors de son domaine territorial, comme Montpellier. Le passage de Montpellier au domaine des rois de Majorque en 1276, même s'ils sont très tôt inféodés à la Couronne d'Aragon, et en même temps la pression croissante des rois de France, sont à l'origine de la fondation de l'Université de Lleida en 1300, dont la faculté de médecine, malgré des débuts hésitants, commença bientôt à atteindre ses objectifs<sup>10</sup>.

Cependant, et en dépit de la fondation de l'Université de Lleida et même de la fin de la présence catalano-aragonaise à Montpellier en 1349, l'attraction de la faculté de médecine de Montpellier continua d'être importante durant les siècles qui suivirent. En effet, cette relation féconde eut une très longue durée : l'Université de Montpellier attira des maîtres et des étudiants de médecine catalans jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout — mais pas seulement — dans

8. L. García Ballester, M.R. McVaugh et A. Rubio Vela, *Medical licensing...*, *op. cit.*

9. *Constitutions y altres drets de Catalunya...*, *op. cit.*, vol. I, livre II, titre VI, rubr. III, et *ibid.*, livre II, titre VI, rubr. V (voir aussi vol. 3, livre II, titre III, rubr. I). J. Rubió i Balaguer, *Documentos...*, *op. cit.*, 35-36, § 20, et 45-47, § 25. L. García Ballester, "Los orígenes de la profesión médica en Cataluña: el "collegium" de médicos de Barcelona (1342)", *Estudios dedicados a Juan Peset Aleixandre*, vol. I, València, 129-49, en part. la p. 143.

10. M.R. McVaugh et L. García Ballester, "The medical faculty at early fourteenth-century Lérida", *History of Universities*, 8 (1989), 1-25. Sur l'évolution postérieure de l'Université de Lleida, voir fondamentalement J. Lladonosa i Pujol, *L'Estudi General de Lleida del 1430 al 1524*, Barcelone, 1970.

les régions du nord-est de la Catalogne<sup>11</sup>.

Parmi beaucoup d'autres, l'on peut mentionner le cas remarquable de Joan Bruguera, médecin géronais de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, qui reçut sa formation à Montpellier, où il enseigna et s'établit jusqu'à sa mort en 1452. Mais Bruguera représente bien plus qu'un cas parmi d'autres : sur ses biens propres il dota deux bourses afin que chaque année deux étudiants de la région de Gérone puissent compléter leurs études à la faculté de médecine montpelliéraine. Quelques années après sa mort, sa veuve fut forcée d'entériner le testament ; c'est alors qu'a été fondé à Montpellier, en 1468, le collège de Gérone qui, malgré les problèmes et la malversation à laquelle il fut soumis par les mêmes notables auxquels la ville de Gérone avait confié l'administration, reçut des étudiants géronais jusqu'à ce que le centralisme espagnol, en interdisant les bourses à l'étranger, décide de son extinction en 1832<sup>12</sup>.

Cependant, ce rapport, long et intense, entre l'Université de Montpellier et la Couronne d'Aragon, et avec le domaine culturel catalan en particulier, eut d'autres suites importantes.

## 2. Vernacularisation et diffusion du savoir

Apparemment, l'Université de Montpellier eut un rôle moteur qui l'amena à élargir son influence décisive bien au-delà de la production médicale écrite dans la langue savante. On montrera, avec des exemples catalans, que ce fut de l'institution universitaire elle-même qu'ont jailli une partie importante des interventions "vernacularisatrices" qui ont garanti une expansion sans précédent autant des connaissances médicales et d'un modèle concret d'exercice de la médecine.

On a déjà signalé que ce fut l'influence d'une ville universitaire telle que Montpellier, en même temps que le mécénat affirmé de la grande puissance que, dans le domaine occitan, était le comte de Foix, qui ont favorisé l'appari-

11. Voir A. Cardoner i Planas, "La propagación de la medicina de la Corona de Aragón a Europa durante la Baja Edad Media (siglos XIII, XIV y XV)", *Anales de Medicina y Cirugía* (1968), 125-43 ; *Id.*, "Els "aragonesos" a l'Escola de Medicina de Montpellier després de 1348", *I Congrés Internacional d'Història de la Medicina Catalana (Barcelona-Montpellier, de l'1 al 7 de juny de 1970)*. *Llibre d'actes*, vol. 1, Barcelone, 1971, 320-21 et S. Cañigüeral i Folcarà *et al.*, *Homes de ciència empordanesos: materials per a un diccionari històric de la ciència a l'Empordà*, Figueres, 1986.

12. A. Cardoner i Planas, *Història de la medicina a la Corona d'Aragó (1162-1479)*, Barcelone, 1973, 76 ; L. Dulieu, "Le Collège de Gérone de Montpellier", *Anales del Instituto de Estudios Gerundenses*, 19 (1968-1969), 107-30 ; E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge*, 2 vols., Paris, 1936 [réimpr. avec troisième volume de *Supplément* par D. Jacquart : Genève-Paris, 1979], 372 ("Jean Brugerie") et (*Supplément*) 148-49 ; J.M. Calbet i Camarasa et J. Corbella i Corbella, *Diccionari biogràfic de metges catalans*, 3 vols., vol. 1, Barcelone, 1981-1983, 97, § 797 ; R. Alcalde i Dalmau, *Els treballs de la Fundació Bruguera de Girona efectuats entre els anys 1774-1832: comentaris històrics i crítics*, Thèse de doctorat de l'Université de Barcelone, 1989 et *Id.*, *La Fundació Bruguera: 500 anys de relació mèdica entre Girona i Montpellier*, Gérone, 1992.

tion d'un riche patrimoine historico-scientifique en occitan le quel, malheureusement, reste encore en grande partie inexploité<sup>13</sup>. Toutefois, l'on ne connaît pas quelle a été la portée du rôle sociopolitique de la présence de la Couronne d'Aragon à Montpellier dans l'usage scientifique de la langue d'oc. Il faut rappeler ici l'identité linguistique initiale entre catalan et occitan, très évidente encore au XIII<sup>e</sup> siècle. Cette identité, devenue progressivement proximité, permettait non seulement à la langue d'oc d'être, dans la Couronne d'Aragon, la langue de la lyrique jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle avancé, mais favorisait aussi la circulation des textes "scientifiques" occitans au sud : voir, parmi d'autres, la traduction de Raimon d'Avinhon de la *Chirurgie* de Roger de Parme ou, dans le domaine de la médecine des animaux, le *Romans des auzels cassadors* de Daude de Pradas<sup>14</sup>.

À partir des dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, les textes médicaux en langue vernaculaire ont été l'objet d'une demande sociale croissante, principalement parmi les praticiens qui n'avaient pas eu accès à l'Université, mais aussi parmi certains groupes sociaux, constitués essentiellement par la bourgeoisie qui accordait une importance certaine à la santé, qu'elle soit individuelle ou collective. Cette demande sociale croissante engendra l'apparition d'un marché pour les traducteurs, les copistes et les libraires, dont la portée réelle est encore à étudier, mais qui en tout cas fut prospère. C'est la vigueur de ce marché qui donna lieu à de multiples traductions et copies de toutes qualités, qui, loin du mépris dont elles ont été l'objet, constituent en elles-mêmes des documents extraordinaires pour l'étude des processus de diffusion sociale des connaissances médicales. À l'instar de ce qui arrivait en latin, à côté de traductions médiocres et de copies corrompues, l'on trouve, effectivement, des traductions dont l'excellente qualité n'a rien à envier à celle de ses homologues latines<sup>15</sup>.

13. Voir R. Lafont, "Lenga d'òc e umanisme científic", *Amiras*, 5 (1983), 33-37 ; et L. Badia, "Pour la version occitane du "De rerum proprietatibus" de Barthélemy l'Anglais (XIV<sup>e</sup> siècle)", dans G. Kremnitz et al. (éd.), *Le rayonnement de la civilisation occitane à l'aube d'un nouveau millénaire : 6<sup>e</sup> Congrès international de l'Association Internationale d'Études Occitanes (12-19 septembre 1999)*, Vienne, 2001, 310-26. Le catalogue des textes en occitan dans C. Brunel, *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*, Paris, 1935 [réimpr. : Genève-Marseille, 1973] ; mise à jour en cours par I. Zamuner, avec la collaboration de F. Gambino, S. Rapisarda et G. Vinciguerra, *Repertorio informatizzato dei manoscritti di astrologia, medicina e alchimia in provenzale (RIAMA)*. À voir, entre autres, *Id.*, *Recettes médicales, alchimiques et astrologiques du XV<sup>e</sup> siècle en langue vulgaire des Pyrénées*, Toulouse, 1956 ; M. Gorosch (éd.), *La Notomia de Anric de Mondavilla*, Avignon, 1975 ; J. Grimaud et R. Lafont (éd.), *La chirurgie d'Albucasis (ou Albucasim), texte occitan du XIV<sup>e</sup> siècle*, Montpellier, 1985 et M.S. Corradini Bozzi (éd.), *Ricettari medico-farmaceutici medievali nella Francia meridionale*, Florence, 1997.

14. C. Brunel, *Bibliographie...*, op. cit., § 288 et 51. Éditions dans U. Cianciòlo (éd.), "Il compendio provenzale verseggiato della "Chirurgia" di Ruggero da Salerno", *Archivum Romanicum*, 25 (1941), 1-85 et A.H. Schutz (éd.), *The romance of Daude de Pradas called "Dels auzels cassadors"*, Columbus, 1945.

15. Voir Ll. Cifuentes, "La literatura quirúrgica baixmedieval en romanç a la Corona d'Aragó : escola, pont i mercat", dans L. Badia, M. Cabré et S. Martí (éd.), *Literatura i cultura a la Corona d'Aragó (s. XIII-XV) : Actes del III col·loqui internacional Problemes i mètodes de literatura catalana antiga (Girona, 5-8 de juliol de 2000)*, Barcelona, 321-35 et *Id.*, *La ciència en català...*, op. cit. La traduction catalane de Guillem Corretger du traité de Teodorico est un superbe exemple de traduction vernaculaire de haute qualité (voir plus haut).

Ce marché constitue aussi un point de rencontre entre les maîtres universitaires et les étudiants autour d'une demande commune : la formation des praticiens qui ne maîtrisaient pas la langue académique et qui, donc, ne pouvaient pas assimiler les produits intellectuels issus des institutions universitaires, avec les risques en découlant en ce qui concernait la santé de leurs patients. Un danger qui prenait le caractère d'un problème général dans un contexte dominé par la rareté des médecins ayant une formation universitaire et qui, très souvent, étaient peu accessibles à la majorité de la population, celle-ci devant avoir recours à la masse des praticiens non latinistes. Dans la Couronne d'Aragon, comme l'ont montré García Ballester et McVaugh, le compromis de la monarchie et de la bourgeoisie qui gouvernait les villes en faveur de la santé, perçue de plus en plus comme un bien collectif qu'il fallait protéger, a constitué, déjà durant la transition du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, le catalyseur le plus important dans l'accroissement de la formation de cette masse de praticiens<sup>16</sup>.

Maintenant nous allons examiner quelques exemples, centrés dans la production médicale en langue catalane, autant d'œuvres des maîtres montpelliérains traduites en langue vernaculaire que de l'investissement de ceux-ci et de leurs étudiants dans la promotion intellectuelle et, finalement, sociale de la masse de praticiens sans formation universitaire.

### 3. Traductions catalanes de traités médicaux montpelliérains

Bien que l'on connaisse leur intérêt pour les textes de base des enseignements universitaires, telle l'*Isagoge* de Johannitius, les préférences de ces praticiens en ce qui concerne la littérature médicale ont été d'une part les traités de chirurgie et, d'autre part, les grandes compilations de médecine pratique. Ces deux genres plaçaient leur profession sur la voie la plus adéquate pour s'affirmer dans cette promotion intellectuelle et sociale : sa contextualisation au sein du prestigieux galénisme académique. Mais les grandes œuvres qui ont été écrites dans ces buts précis dans les milieux universitaires de l'Europe latine, et en particulier dans celui de Montpellier, ne pouvaient pas atteindre l'efficacité voulue au delà des cercles réduits des médecins latinistes dans lesquels elles avaient été écrites. La solution logique, vers laquelle ont conflué tant le monde universitaire que cette masse de praticiens, a été leur traduction

16. L. García Ballester, *Historia social de la medicina en la España de los siglos XIII al XVI*, vol. 1 (*La medicina musulmana y morisca*), Madrid, 1976 ; *Id.*, *La medicina a la València medieval : medicina i societat en un país medieval mediterrani*, Valencia, 1988 ; L. García Ballester, M.R. McVaugh et A. Rubio Vela, *Medical licensing...*, op. cit. ; M.R. McVaugh, *Medicine before the plague...* op. cit. et *Id.*, "Royal surgeons and the value of medical learning : The Crown of Aragon, 1300-1350", dans L. García Ballester, R.K. French, J. Arrizabalaga et A. Cunningham (éd.), *Practical medicine from Salerno to Black Death*, Cambridge, 1994, 211-36.

en langues vernaculaires<sup>17</sup>.

Bernard de Gordon, collègue d'Arnaud de Villeneuve, fut, sans aucun doute, l'un des plus remarquables maîtres montpelliérains<sup>18</sup>. Sa *Pratique, dite lis de médecine ou sur la guérison de toutes maladies (Practica dicta Liliium medicinae, sive de morborum prope omnium curatione)*, achevée à Montpellier en 1303, constitue l'une des plus appréciées de ces compilations de médecine pratique, tel qu'on peut le déduire d'après sa présence dans un grand nombre d'inventaires *post mortem* de l'époque. L'on sait qu'elle a été traduite en français, en espagnol et en catalan. Mais, à la différence de ce qui était arrivé avec les deux premières langues, qui ont même connu une version imprimée, la traduction catalane du *Liliium medicinae* ne nous est malheureusement pas parvenue. Il semblerait que la première traduction espagnole, conservée dans un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle, aurait été réalisée à partir d'un texte catalan. Ce texte, connu sous le nom de *Pratique du Gordon (Practica del Gordó)* ou, plus simplement, *Le Gordon (lo Gordó)*, ne nous est connu que par les mentions explicites qui apparaissent dans les inventaires et à un fragment contenant six chapitres consécutifs, d'une traduction très correcte, qui appartient à l'antidotaire du septième livre (chap. 20-25) et que j'ai pu identifier dans un manuscrit à l'usage d'un barbier-chirurgien de Barcelone copié en 1435<sup>19</sup>. Ceci n'est donc qu'un exemple, parmi beaucoup d'autres, du caractère très partiel des témoins médiévaux qui sont arrivés jusqu'à nos jours, que l'exceptionnelle richesse documentaire conservée dans le domaine de l'ancienne Couronne d'Aragon nous permet d'apercevoir.

Mais l'œuvre de Gordon n'a pas été la première appartenant à ce genre qui a été composé à Montpellier. Quelque cinquante ans auparavant, au milieu du XIII<sup>e</sup>, Roger Baron (ou de Normandie), peut-être chirurgien et chancelier de l'Université, a été l'auteur d'une autre compilation de thérapeutique connue sous le nom de *Pratique (Practica)* ou, plus fréquemment, sous le titre de *Rogerina*. Confus parce que la reproduction de ce titre dans les inventaires de

17. Joan Vicenç, barbier-chirurgien à Barcelone au XV<sup>e</sup> siècle, possédait une petite mais très intéressante bibliothèque spécialisée, constituée entièrement par des textes en langue vernaculaire : l'*Isagoge* de Johannitus (2 exemplaires), le *De ingenio sanitatis* de Galien, le *Quatrième du Canon* d'Avicenne, le *Liber Almansoris* de Rhazès, le *Liliium medicinae* de Bernard de Gordon, la *Rogerina* de Roger Baron, les traités de chirurgie de Bruno de Longobucco, Lanfranc de Milan et Guillaume de Salicet (2 exemplaires), le *Regimen sanitatis* d'Arnaud de Villeneuve, et la *Consolation* de Boèce. Voir une édition commentée de son inventaire *post mortem* dans Ll. Cifuentes, "La promoció intel·lectual i social dels barbers-cirurgians a la Barcelona medieval : l'obrador, la biblioteca i els béns de Joan Vicenç (fl. 1421-1464)", *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 19 (2000), 429-79.

18. L.F. Demaitre, *Doctor Bernard de Gordon : Professor and Practitioner*, Toronto, 1980 et M.R. McVaugh, "Nota sobre las relaciones entre dos maestros de Montpellier : Arnaud de Vlanova y Bernardo Gordon", *Asclepio*, 25 (1973), 331-36.

19. Le fragment et les témoignages catalans dans Ll. Cifuentes, "La promoció...", *op. cit.*, 450 ; *Id.*, *La ciència en català, 94-95* et *Id.*, *Catàleg de manuscrits...*, *op. cit.* Pour la traduction castillane, voir J. Riera i Sans, "Catàleg d'obres en català traduïdes en castellà durant els segles XIV i XV", dans A. Ferrando Francès (éd.), *Segon Congrés Internacional de la Llengua Catalana*, vol. 8 (*Area VII : Història de la llengua*), València, 1989, 699-709, 702.

biens a très souvent conduit à son identification erronée avec le traité de chirurgie de Roger de Salerne, qui circulait aussi sous le même titre. Cette confusion s'est accrue avec la circulation indépendante des parties relatives à la chirurgie. Mais la *Pratique de médecine et chirurgie (Practica de medicina i cirurgia)* de Roger Baron, tel que le montre son titre en catalan, était bien plus qu'un traité de chirurgie : c'était une somme qui embrassait tout l'art thérapeutique. Encore une fois, aucun manuscrit de la traduction catalane de cette œuvre ne nous est parvenu, mais elle est clairement identifiée dans un certain nombre d'inventaires du XV<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>.

Le troisième texte d'origine montpelliéraine est en rapport direct avec la chirurgie. Il s'agit, naturellement, de l'*Inventaire ou compilation de la partie chirurgicale de la médecine (Inventarium sive collectorium in parte chirurgicali medicinae)* de Guy de Chauliac, plus connu sous le nom de *Chirurgia magna*<sup>21</sup>. L'approche de cette œuvre, telle qu'elle est clairement exprimée dans le titre, ne pouvait pas ne pas séduire tous les chirurgiens de l'Occident chrétien. Effectivement, comme on le sait, il s'agit d'un inventaire encyclopédique de toute la chirurgie, comprise non seulement comme une technique mais comme une science faisant une part à la médecine. L'œuvre de Chauliac représentait la synthèse la plus complète de la "nouvelle chirurgie" telle qu'elle avait été développée principalement dans les écoles du nord de l'Italie dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, et dans les territoires français dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle. L'*Inventarium* de Chauliac, achevé à Montpellier en 1363, a été la compilation chirurgicale la plus utilisée jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et il a mérité des rééditions jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce caractère de recueil de toute la chirurgie, avec un grand nombre de références aux auteurs anciens et modernes, claire et ordonnée dans son exposé, répondait à la demande des chirurgiens et des barbiers, et lui garantissait une énorme diffusion, tant dans la langue académique dans laquelle il avait été écrit que dans une multitude de traductions vernaculaires, voire même en hébreu. Mais les chirurgiens et les barbiers n'ont pas été les seuls à s'intéresser à ce texte : la *Chirurgie* de Guy de Chauliac apparaît dans un grand nombre de bibliothèques de membres de la bourgeoisie et de la noblesse urbaine.

Les pays de la Couronne d'Aragon n'ont pas été une exception dans ce processus et bientôt la diffusion du traité surpassa celle qu'avaient réussi à avoir les œuvres de Teodorico et de Lanfranc. Dans les années de transition entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles on sait qu'il a été copié à différentes reprises parmi les barbiers de Barcelone, peut-être déjà dans sa traduction catalane (*Inventari o*

20. Ll. Cifuentes, "La promoció...", *op. cit.*, 453 et *Id.*, *La ciència en català...*, *op. cit.*, 96.

21. Édition du texte original latin dans M.R. McVaugh et M.S. Ogden (éd.), *Guidonis de Caulhiaco (Guy de Chauliac), Inventarium sive Chirurgia Magna*, 2 vol., Leyde-New York-Cologne, 1996-1997.

*collectori de la cirurgia*), qui a été documentée de façon claire en 1414 et dont on conserve un manuscrit datable de cette période<sup>22</sup>.

Néanmoins, cette fois-ci, la diffusion extraordinaire dont jouit le texte nous a permis de conserver des exemplaires complets de la traduction ou, pour être plus précis, des traductions catalanes. Parmi les différents manuscrits, le plus complet est celui qui, très probablement, avait appartenu à la bibliothèque du cardinal valencien Rodrigue de Borgia (qui deviendrait pape sous le nom d'Alexandre VI), copié vers 1484-1487, remarquable par ses richissimes enluminures, particulièrement inattendues dans le panorama des manuscrits médiévaux qui conservent des traductions scientifiques en catalan. On tend à le considérer comme l'un des plus beaux exemplaires de ce traité ; le caractère symbolique de son décor, qui suit un programme visant la valorisation claire de la tâche du chirurgien, a été particulièrement souligné<sup>23</sup>. Tel que le démontrent les inventaires de bibliothèques conservés, la circulation du texte de Chauliac en catalan a été large, non seulement par lui-même mais aussi — et ce détail rend encore plus intéressante la diffusion de l'ouvrage — par des copies partielles que l'on conserve dans des manuscrits composites destinés à un public tant de chirurgiens que de bourgeois ou de nobles. D'un autre côté, il a été suggéré que le texte catalan aurait été le point de départ de la première traduction de l'œuvre en espagnol, bien qu'à présent il n'existe pas d'étude approfondie qui puisse confirmer ceci<sup>24</sup>.

L'œuvre de Chauliac a joui encore en catalan d'un autre moyen de diffusion remarquable : l'imprimerie. En effet, avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, existait une édition imprimée du traité, que l'on peut peut-être considérer comme la plus importante qui fut alors réalisée d'un texte scientifique en catalan, l'*Inventari o collectori en la part cirurgical de medecina*, issue des presses de Barcelone. L'on ne connaît pas le nom du traducteur, mais sa tâche fut révisée par des correcteurs, importants et efficaces : d'une part, Bernard de Casaldòvol, docteur en médecine, protophysicien de Ferdinand II le Catholique et chancelier de l'école de médecine de la ville de Barcelone ; et d'autre part, le chirurgien "doctissime" Jérôme Masnovell<sup>25</sup>.

22. Voir J. Hernando i Delgado, *Llibres i lectors a la Barcelona del segle XIV*, 2 vols., Barcelone, 1995, § 449 et Ll. Cifuentes, "La literatura quirúrgica...", *op. cit.*, 327, pour les copies des barbiers barcelonnais. L'exemplaire de 1414 dans P. Vidal, "Les juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne", *Revue des Études Juives*, 15 (1887), 19-55 et 16 (1888), 1-23 et 170-203 [trad. catalane récente dans *Calls*, 2 (1987), 27-112, aux 66-67]. Je prépare une édition du manuscrit des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, un fragment réutilisé pour la reliure pendant le XVI<sup>e</sup> siècle.

23. J. Molina i Figueras, "Un manuscrito catalán de la "Chirurgia magna" ilustrado en la Corte Vaticana a finales del Quattrocento", *Anuario del Departamento de Historia y Teoría del Arte*, 6 (1994), 23-38.

24. J. Riera i Sans, "Catàleg d'obres...", *op. cit.*, 705.

25. Voir J.M. Madurell i Marimon et J. Rubió i Balaguer, *Documentos para la historia de la imprenta y librería en Barcelona (1474-1553)*, Barcelona, 1955, § 82 et 85 ; Ll. Cifuentes, *La ciència en català...*, *op. cit.*, 133-135 et *Id.*, *Catàleg de manuscrits...*, *op. cit.*

Ceci n'est pas tout ce que l'on peut signaler sur la diffusion de cet ouvrage majeur. L'encyclopédie chirurgicale de Chauliac a été l'objet de nombreux commentaires scolastiques partout dans l'Europe latine, réalisés par des chirurgiens. Aujourd'hui on sait que certains de ces commentaires scolastiques, en nombre bien plus élevé que ce que l'on aurait attendu, ont circulé en langue vernaculaire. En effet, on conserve au moins trois commentaires en catalan, d'auteur non identifié, dans un manuscrit de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, dont deux correspondraient au deuxième traité, sur les apostèmes, et le dernier au troisième traité, sur les blessures, qu'il faut rajouter au seul qui jusqu'à présent était connu, la *Lecture des apostèmes* d'Antoine Amiguet, chirurgien de Barcelone avec une formation universitaire (maître en médecine), bien plus large et complet que les commentaires antérieurs, et qui a été imprimé à Barcelone en 1501. Dans ce cas, l'auteur nous indique les circonstances qui ont présidé à la naissance de son texte, qui est centré à nouveau sur le deuxième traité de Chauliac : Amiguet rédige son commentaire "à la demande de quelques jeunes étudiants en chirurgie" (*a pregàries de alguns jòvens studians en cirurgia*) avec l'intention de "faire comprendre de façon tangible" (*fer palpablement entendre*) le contenu de cette partie de l'œuvre de Chauliac aux chirurgiens<sup>26</sup>.

#### 4. Maîtres et étudiants : vers des traductions de qualité

Néanmoins, comme on l'a dit auparavant, si l'on veut étudier le rôle de l'université médiévale dans la diffusion des sciences en langue vernaculaire, l'on ne peut pas se borner aux traductions d'œuvres produites à l'université qui nous intéresse, et en ce cas particulier celle de Montpellier. Il faut nécessairement ouvrir l'éventail à l'ensemble des actes des maîtres et des étudiants. L'on découvre ainsi que l'université fut, sinon une école, au moins une pépinière de traducteurs possédant la formation suffisante pour offrir des traductions que la demande considérait comme de bonne qualité. Ces traducteurs furent, très souvent, des étudiants universitaires. Les maîtres, de leur côté, ont joué également un rôle important : ils ont été souvent soit les instigateurs, soit les correcteurs du travail de leurs étudiants. En voici quelques exemples.

Il semble obligatoire de mentionner d'abord le cas connu du Majorquin Guillaume Corretger, auteur d'une traduction catalane de la *Chirurgie* (*Chirurgia*) de Teodorico Borgognoni, réalisée lorsqu'il était étudiant "de chirurgie" vers 1304. Il le dit dans un prologue exceptionnel qu'il a eu soin de placer au début de sa traduction et dans lequel il fait connaître les raisons qui l'ont mené

26. Sur le commentaire d'Amiguet, voir J.M. Madurell i Marimon et J. Rubió i Balaguer, *Documentos para la historia de la imprenta...*, *op. cit.*, § 190 et 193. Pour les commentaires manuscrits, voir Ll. Cifuentes, "La medicina en las galeras de la Corona de Aragón a finales de la Edad Media : la caja del barbero y sus libros", *Medicina & Historia*, 4<sup>a</sup> época, 4 (2000), 1-15, aux 13-14 et *Id.*, *La ciència en català*, 135.

à cette entreprise : dans les domaines du roi d'Aragon la plupart des chirurgiens agissaient et tiraient leurs connaissances de la pratique, sans avoir les connaissances médicales requises. Ceci non seulement portait un préjudice au prestige social de la profession, mais c'était un danger pour les patients qui se confiaient à eux. C'est pour aller à la rencontre des problèmes de ce groupe de collègues que Corretger a décidé de mettre en vulgaire ce guide, le plus complet avec des contenus adéquats qui était à sa portée. Corretger ne nous indique pas où il était en train de poursuivre ses études, mais par d'autres documents l'on sait qu'il était à Montpellier<sup>27</sup>.

Au travail d'un étudiant consciencieux il faut ajouter la tâche d'un maître tout aussi engagé. En effet, quelques années plus tard, vers 1310, un personnage anonyme, lui aussi apparemment d'origine majorquine, mena à terme une deuxième traduction catalane du traité de Teodorico. L'on ne sait pas si l'auteur anonyme de cette deuxième traduction était lui aussi un étudiant mais en tout cas, d'après la qualité moindre du résultat, l'on peut bien imaginer que sa formation était plus modeste que celle de Corretger. C'est sûrement pour cette raison que sa tâche a nécessité une correction ultérieure, qui a été menée à bien par " maître Bernard, médecin du roi de Majorque " (*maestre Bernat, metge del rey de Mallorques*), lequel a fait apparaître son nom dans un colophon daté du début 1311. On a identifié ce " maître Bernard " avec le Roussillonais Bernard de Barriac<sup>28</sup>, qui venait juste d'obtenir son titre de maître en médecine à Montpellier en 1309, la même année où Arnaud de Villeneuve fut protagoniste d'une importante transformation des études médicales<sup>29</sup>. À ce moment, Bernard était en effet au service du roi de Majorque, et ce fut à sa demande que le roi Sanche ratifia, en 1316, les privilèges de la faculté de médecine montpelliéraine<sup>30</sup>. Par ailleurs étant donné le résultat de la traduc-

27. A. Contreras Mas, " La versión catalana de la " Cirurgia " de Teodorico de Luca por Guillem Corretger de Mayorchá : un intento de mejorar la formación teórica de los cirujanos ", *Estudis Boleàrics*, 4 (1984), 55-74. Le prologue est édité et analysé dans Ll. Cifuentes, " Vernacularization... ", *op. cit.*, 140-42 et 146-47. Voir aussi *Id.*, *La ciència en català*, 128-290. Je prépare une édition critique de cette traduction.

28. J. Perarnau i Espelt, " Una hipòtesi relativa a Bernat de Barriac ", *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 10 (1991), 277-83. Sur Bernat de Barriac, voir E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique...*, *op. cit.*, 72 et M.R. McVaugh, " Bernat de Barriach (fl. 1301-43) and the " ordinació " of bishop Ponç de Gualba ", *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 9 (1990), 240-54.

29. Voir L. García Ballester, " Arnaud de Vilanova (c. 1240-1311) y la reforma de los estudios médicos en Montpellier (1309) : el Hipócrates latino y la introducción del nuevo Galeno ", *Dynamis*, 2 (1982), 97-158 [tr. anglaise résumée et mise à jour : " The " new Galen " : A challenge to Latin galenism in thirteenth-century Montpellier ", dans Kl.-D. Fischer, D. Nickel et P. Potter (éd.), *Text and tradition : Studies in ancient medicine and its transmission, presented to Jutta Kolesch*, Leyde 1998, 55-83] et *Id.*, " La facultat de Medicina de Montpellier : tradició i novetat en la patologia mèdica de la Corona de Aragó durant la transició del segle XIII al XIV ", *IV Jornades d'Estudis Històrics Locals : El Regne de Mallorca i el Sud francès*, Palma de Mallorca, 1986, 21-40.

30. *Cartulaire*, *op. cit.*, vol. I, 234-35, § 33.

tion, il semble évident que la correction n'a pas été une œuvre de maturité de maître Bernard.

Cependant, la qualité divergente des traductions de Teodorico n'a pas représenté un obstacle pour que, autant l'une que l'autre, elles soient extrêmement diffusées aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, comme nous le montrent parfaitement les inventaires *post mortem* conservés. Une diffusion qui ne s'est pas réduite au cercle des médecins chrétiens : l'un des manuscrits qui conserve la deuxième traduction a été utilisé par un médecin juif, et il est vraisemblable que l'une des traductions en hébreu ait été faite à partir d'un texte catalan<sup>31</sup>.

Bien qu'on ne sache pas qui a été le promoteur de cette deuxième traduction, l'hypothèse que c'eût été le même maître Bernard suggère un intérêt particulier pour l'œuvre de Teodorico à l'Université de Montpellier pendant ces années, et une sensibilité très concrète sur l'utilité sociale des traductions desdits textes. Une sensibilité qui aurait été donc transmise des maîtres à des étudiants comme Corretger.

L'usage habituel de la langue vernaculaire comme instrument intermédiaire dans nombre de traductions de l'arabe en latin à partir du XII<sup>e</sup> siècle est bien connu. Les étudiants de la Couronne d'Aragon, et surtout ceux qui provenaient des régions méridionales où l'islam et la langue arabe étaient encore vivants, sont devenus pour les maîtres montpelliérains un moyen important de se procurer des traductions d'œuvres arabes qui ne faisaient pas encore partie du corpus galénique. Il en fut ainsi pour le Valencien Bérenger Eimeric, étudiant de médecine à l'Université de Montpellier qui, avant 1318, traduit la partie du *Tasrif* d'Albucassis qui concernait les diètes des malades (*De cibariis infirmorum*). Eimeric eut le soin de laisser par écrit la méthode qu'il avait suivie : d'abord il avait traduit de l'arabe en catalan et effectué, ensuite, une nouvelle traduction de la langue vernaculaire en latin académique. Il le dit ainsi en tête du texte latin : " traduit de l'arabe en vulgaire catalan, et du vulgaire en latin " (*translatu de arabico in vulgare cathalano, et a vulgari in latinum*). Il nous informe aussi de l'origine de son initiative : l'encouragement de son maître, le professeur montpelliérain Bernard de Gordon. On ne sait pas si cette traduction catalane a été purement instrumentale, et donc non destinée à la circulation comme le texte latin, ou si, au contraire, elle a eu une diffusion indépendante. En tout cas on ne la conserve pas et, jusqu'à présent, sa présence dans la documentation de l'époque n'a pas été détectée<sup>32</sup>.

31. Voir Ll. Cifuentes, " Vernacularization... ", *op. cit.*, 132, 134-35 et 138 et *Id.*, " Fragments d'un ms. en català de la " Cirurgia " de Teodorico reaprofitats en relligadures del Cinc-cents ", *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 19 (2000), 561-85, avec une comparaison des traductions catalanes. Descriptions du manuscrit dans J. Perarnau i Espelt, " Una hipòtesi... ", *op. cit.* et Ll. Cifuentes, " Vernacularization... ", *op. cit.*, 134-35. Voir *Id.*, *La ciència en català*, 130.

32. L. García Ballester, *Historia social de la medicina...*, *op. cit.*, 25 ; *Id.*, *La medicina a la València medieval...*, *op. cit.*, 92-93 et 96 ; M.R. McVaugh, *Medicine before the plague...*, *op. cit.*, p. 50 et Ll. Cifuentes, *La ciència en català*, 102.

Un autre Valencien professeur à l'Université de Montpellier, qui avait des compétences éprouvées en arabe, a traduit divers écrits médicaux de l'arabe en latin à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit, bien évidemment, d'Arnaud de Villeneuve. Parmi ces écrits il convient ici de souligner le traité sur les médicaments simples du poète, médecin et philosophe Abu-s-Salt, habitant à Dénia entre la fin du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle, connu en latin sous le nom de "Albumesar" et "Albuzale". Son *Kitab al-adwiya al-mufrada* était particulièrement intéressant parce qu'il était basé sur des sources arabes inconnues dans l'Occident chrétien et qui, en fait, pendant la période médiévale, n'ont été traduites ni en latin ni en d'autres langues occidentales. La traduction latine d'Arnaud jouit d'une large diffusion, dont une partie ne fut pas en latin. En effet, l'on connaît une traduction en hébreu et une autre en catalan, menées à terme au XIV<sup>e</sup> siècle, bien que cette dernière, assez correcte, effectuée à partir de la latine par un inconnu, soit conservée dans un manuscrit du XV<sup>e</sup><sup>33</sup>.

On peut laisser maintenant les traductions des textes d'origine arabe pour revenir à la chirurgie produite par les maîtres universitaires latinistes, et plus précisément à l'une des œuvres de l'introduit de la "nouvelle chirurgie" en terre française, Lanfranc de Milan. Expulsé de Milan à la suite des troubles politiques de son temps, il est arrivé à Lyon, où il continua de pratiquer son art et écrivit, à la demande d'un ami, probablement chirurgien, un petit bréviaire de chirurgie connu sous le nom de *Somme de chirurgie* (*Chirurgia parva*, 1290). L'on conserve une traduction catalane de ce texte effectuée en 1329 par Guillaume Salvà, selon toute probabilité un chirurgien, d'après lui "bachellier et licencié en l'art de médecine à Montpellier" (*bachiller e llicenciât de Monpeller en la art de medicina*). Malgré les quelques hypothèses qui ont été avancées, c'est tout ce que l'on sait de lui. Salvà, en tant que personne instruite et consciente de l'importance de son travail, reprend l'habitude savante d'ajouter à sa traduction un prologue justificatif. Dans ce prologue, il indique qu'il a entrepris sa traduction "à la demande de deux chers amis" (*a instància de dos cars amichs*), probablement des chirurgiens, lesquels depuis longtemps le sollicitaient "de traduire de roman en latin une œuvre nécessaire et utile sur l'art de chirurgie" (*una obra en l'art de çirurgia molt necessària he útil de latí en romanç esplanar*). Salvà a choisi celle-ci "parce que dans cette œuvre sont

contenues de façon complète peu de choses, mais celles-ci véritables et prouvées" (*per ço com breument en la dita obra plenàriament són posades poques coses, mas certes he provades*). Malgré ce justificatif initial, adressé très clairement aux praticiens en chirurgie, Salvà achève sa traduction de la *Somme de chirurgie* par une dédicace à l'enfant Ramon Berenguer, comte de Prades, fils cadet de Jacques II d'Aragon, qui était probablement son patron et qui, de par ses ancêtres, devait être en mesure de bien apprécier cette conception particulière de la santé et de la médecine.

Or, la traduction de Guillaume Salvà va bien au-delà d'une simple traduction de l'œuvre mineure de Lanfranc de Milan. Salvà, diplômé à Montpellier, savait parfaitement que la valeur de son bréviaire se verrait accrue par l'addition de quelques "rajouts", aussi bien des extraits de "maîtres bien authentiques" (*maestres molt autèntichs*) que des fruits de son expérience personnelle, qui pourraient mettre à jour et compléter l'ensemble des contenus. Une version commentée devait renforcer également l'efficacité de cet instrument pratique. Mais il ne s'est pas borné à faire ainsi. En effet, Salvà ne nous transmet pas seulement le texte commenté de la *Chirurgia parva* de Lanfranc : il y ajoute un résumé de l'antidotaire qui forme le cinquième livre de la *Chirurgia magna* du même auteur, de même qu'un traité de phlébotomie. Il faut tenir compte du fait que l'œuvre de Lanfranc avait très tôt fasciné les chirurgiens par son ordre dans l'exposition des concepts et des raisons de la "nouvelle chirurgie" et que, le XIV<sup>e</sup> siècle durant, elle a eu une diffusion tout aussi large que celle du traité de Teodorico à la Couronne d'Aragon, jusqu'à ce que, au XV<sup>e</sup> siècle, l'une et l'autre soient dépassées par la grande synthèse de Chauliac. Le produit chirurgical élaboré par Salvà eut un certain succès ; on le retrouve encore dans les mains de nombre de chirurgiens et barbiers du XV<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>.

La noblesse, en contact avec ces nouvelles sensibilités envers la santé et la médecine, devint bientôt un mécène et un client important que les maîtres universitaires tels que Salvà ne pouvaient négliger, et elle préférait les textes en langue vernaculaire. Le témoignage de Berenguer Sarriera, chirurgien du roi d'Aragon au début du XIV<sup>e</sup> siècle et auteur d'une traduction assez correcte du *Regimen sanitatis ad regem Aragonum* d'Arnaud de Villeneuve à la demande de la reine Blanche d'Anjou (ca. 1308-1310), est clair. Berenguer, tête d'une

33. L. García Ballester, *Historia social de la medicina...*, op. cit., 30 ; *Id.*, *La medicina a la València medieval...*, op. cit., 28-31 et 48 ; J.A. Paniagua, "Las traducciones de textos médicos hechas del árabe al latín por el Maestro Arnau de Vilanova", *Actas del XXVII Congreso Internacional de Historia de la Medicina (Barcelona, 1980)*, vol. 1, Barcelone, 1981, 321-26 [réimpr. dans *Id.*, *Studia Arnaldiana : trabajos en torno a la obra médica de Arnau de Vilanova, c. 1240-1311*, Barcelone, 1994, VIII], 324-25 et Ll. Cifuentes, *Catàleg de manuscrits...*, op. cit., Édition critique du texte arabe (A. Labarta) et de la traduction latine (J. Martínez Gázquez et M.R. McVaugh) avec une étude de D. Jaquart et une transcription du manuscrit catalan (Ll. Cifuentes), dans L. García Ballester (†), J.A. Paniagua et M.R. McVaugh (éd.), *Arnaldi de Villanova Opera Medica Omnia*, vol. 17, Barcelone, 2004. Édition critique de la traduction catalane par Ll. Cifuentes, *Abu-l-Salt de Dénia (Albumasar), Llibre de simples medecines*, Barcelone, sous presse.

34. En ce qui concerne le texte et le manuscrit conservé, voir G. Albi Romero, *Lanfranco de Milán en España : estudio y edición de la "Magna Chirurgia" en traducción castellana medieval*, Valladolid, 1988, 92-93 et 393 ; Ll. Cifuentes, "La medicina en las galeras...", op. cit., 13 ; *Id.*, *La ciència en català*, 131-132 et *Id.*, *Catàleg de manuscrits...*, op. cit.. Sur la diffusion de l'œuvre de Lanfranc dans la Péninsule Ibérique, notamment en catalan, voir aussi Ll. Cifuentes, "Las traducciones catalanas y castellanas de la "Chirurgia magna" de Lanfranco de Milán : un ejemplo de intercomunicación cultural y científica a finales de la Edad Media", dans T. Martínez Romero et R. Recio (éd.), *Essays on medieval translation in the Iberian Peninsula*, Castelló de la Plana, Omaha, 2001, 95-127. Une édition dans P. Vallribera, *La Cirurgia parva de Lanfranc*, Manresa, 2002.



dynastie de chirurgiens géronais formés en médecine à l'ombre du patronage royal, affirme traduire dans son prologue pour ce public de "grands seigneurs" qui, ne comprenant bien le latin, "doit se servir des livres en vernaculaire"<sup>35</sup>. Sa traduction fut très diffusée, particulièrement au sein de la noblesse et de la bourgeoisie, mais aussi parmi les praticiens, résumée et transposée trois fois en hébreu<sup>36</sup>.

On en conserve de nombreux autres exemples durant le XIV<sup>e</sup> siècle, mais l'on sait que nombre des productions élaborées pour ce public sont passées très vite, comme la traduction de Sarriera, à un autre public qui exerçait une forte demande de textes en vernaculaire, celui des praticiens.

L'un des textes en catalan les plus intéressants qui envisage cette clientèle nobiliaire est une "Trotula", un texte touchant l'hygiène et l'embellissement des femmes, et qui constitue en fait un guide pratique de cosmétique et de gynécologie. De nos jours on croit que ce texte, signé par un "maître Jean" (*maestre Joan*), a été élaboré très probablement à l'usage d'une infante royale fille d'Éléonore de Sicile, reine d'Aragon entre 1349 et 1375, à qui il est dédié avec un poème en occitan. Pour ce qui concerne l'auteur, il s'agirait de Jean de Fulgines, médecin universitaire italien qui a servi la reine dès son arrivée de Sicile. Il est intéressant ici de mettre à contribution ce texte parce qu'une partie des sources, notamment le traité *Des aides de la mare et de ses medicines*, qui a circulé en français sous le nom d'un certain Jean de Trabarmaco (ou Tarbamacho), non identifié, est d'origine française<sup>37</sup>. Nombreux sont ceux qui, dans l'Europe unifiée d'aujourd'hui, désirent que les études sur le très large patrimoine historico-médical médiéval français soient reprises, de même que celles sur l'autre grand patrimoine de ce pays, écrit en occitan, et qu'elles le soient avec la pertinence qu'y avaient naguère montré des gens comme Paul Meyer ou Clovis Brunel. Sans doute, les résultats de ces études et les orientations historiographiques actuelles aideraient à éclaircir un grand nombre d'aspects, à présent obscurs, des processus de transmission de la culture et des sciences qui traversèrent le territoire français dans toutes les directions. À présent, et malgré la certitude de l'origine française de la *Trotule* catalane, l'on ne sait pas véritablement si notre "maître Jean" a conquis ses

grades à Montpellier, de même que l'on ne sait pas non plus si c'est ici qu'il a trouvé les matériaux pour composer l'œuvre qui lui avait été commandée.

Par contre on est certain des rapports étroits qui liaient à Montpellier l'auteur de la traduction du dernier texte qui va attirer notre attention. Il s'agit à nouveau d'une traduction à partir de l'arabe, cette fois d'un texte ophtalmologique écrit par un mudéjar toledan du milieu du XII<sup>e</sup> siècle connu du monde latin sous le nom d'Alcoatif, et qui dans la traduction latine est intitulé *Congregatio sive liber de oculis*. Le manuscrit de la traduction catalane, datable de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, indique, dans un bref préambule, les circonstances qui ont entouré cette traduction. L'initiative est partie du roi Pierre III le Cérémonieux, qui en avait acheté une copie en arabe, langue dans laquelle on ne conserve de nos jours qu'une petite partie de l'œuvre, et qui l'a fait mettre en roman par son médecin Jean Jacme. Ce personnage, dont les origines catalanes sont peu sûres, a été, comme l'on sait, un auteur important de textes médicaux, chancelier à l'Université de Montpellier (1364-1375) et médecin au service des papes et des rois de France et d'Aragon. On sait qu'il est venu de Montpellier à Barcelone en 1378 pour assister le roi Pierre III lui-même et qu'il a eu à nouveau des contacts avec la cour catalane l'année suivante. C'est donc dans ce créneau chronologique qu'il faudrait dater sa traduction<sup>38</sup>. Les raisons pour lesquelles le roi s'est adressé à Jean Jacme pour mener à terme cette traduction de l'arabe nous échappent. Il faut penser que, encore une fois, le prestige de sa formation universitaire se doublait d'une compétence certaine en arabe et en catalan ; néanmoins, l'on n'est pas encore en état de discuter si, tel que l'affirme le seul manuscrit conservé, c'est lui même qui a effectué la traduction ou si elle aurait été menée à terme par l'un de ses étudiants, qui serait resté dans l'anonymat.

## 5. Conclusion

Comme conclusion première de ce bref survol, centré sur les rapports entre la faculté de médecine de Montpellier et la production médicale écrite en catalan durant les derniers siècles du Moyen Âge, j'aimerais souligner l'existence de liens étroits entre le monde universitaire latin et le processus de vernacularisation.

En plus du compromis, déclaré ou non, des maîtres et des traducteurs, souvent des étudiants parfois détenteurs de grades universitaires, afin de promouvoir intellectuellement et socialement la masse des praticiens sans formation,

35. Édition du texte latin dans L. García Ballester et M.R. McVaugh (éd.), introduction par P. Gil Sotres avec la collaboration de L. García Ballester et J.A. Paniagua, *Regimen sanitatis ad regem Aragonum*, dans L. García Ballester, J.A. Paniagua et M.R. McVaugh (éd.), *Arnaldi de Vilanova Opera Medica Omnia*, vol. 10-1, Barcelone, 1996. Édition de la traduction catalane dans M. Batllori (éd.), *Arnau de Vilanova, Obres catalanes*, vol. 2 (*Escrits mèdics*), Barcelona, 1947 (Els Nostres Clàssics, A 56) et M. de Riquer, "Un nuevo manuscrito con versiones catalanas de Arnau de Vilanova", *Analecta Sacra Tarraconensia*, 22 (1949), 1-20. Sur le traducteur, voir M.R. McVaugh, "Royal surgeons...", *op. cit.*, p. 213 sq. Sur la traduction, voir *Regimen sanitatis*, *op. cit.*, 409-11/877-80 ; Ll. Cifuentes, "Vernacularization...", *op. cit.*, en particulier les 142-45 et *Id.*, *La ciència en català*, 42-44 et 98-99.

36. Ll. Cifuentes, "Vernacularization...", *op. cit.*, 131-32 et 139. Pour les traductions en hébreu, voir *Regimen sanitatis*, *op. cit.*, 412-16/880-84.

37. M. Cabré i Pairet, "From a master to a laywoman : A feminine manual of self-help", *Dynamis*, 20 (2000), 371-93. Le même auteur prépare une édition critique de ce texte.

38. Édition de la traduction catalane dans Alcoatif, *Libre de la figura del uyl : text català traduït de l'arab per mestre Joan Jacme i conservat en un manuscrit del XIV<sup>e</sup> segle a la Biblioteca Capitulada de la Seu de Saragossa* ara exhumat i presentat per Ll. Dezany [pseud. de Ll. Farauo de Saint-Germain], bibliòfil, amb una notícia històrico-medical del Dr. J. M. Simon De Guilleuma, oculista, Barcelone, 1933. Sur Jean Jacques (Joan Jacme), voir E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique...*, *op. cit.*, 422-24, et (*Supplément*) 162, avec bibliographie.

l'on constate un intérêt accru parmi ces derniers pour disposer de traductions de qualité. Dans un contexte dominé par un marché de textes médicaux et scientifiques en langue vernaculaire très actif, qui a facilité la circulation de productions d'une qualité plus que médiocre, l'on voit apparaître une exigence de traductions " bien corrigées ". L'on constate aussi la circulation intense de certaines traductions œuvres d'auteurs qui se voyaient reconnus grâce à leurs rapports avec l'Université. Ainsi, le prestige de l'institution universitaire a été reporté sur ces mêmes traductions.

De façon consciente ou pas, pour l'institution académique les traductions en vernaculaire sont devenues des instruments importants pour contrôler la masse des praticiens sans formation académique, qui à travers elles recevaient la doctrine la plus convenable, sur laquelle ils seraient examinés afin d'arriver à obtenir la licence nécessaire pour l'exercice de leur profession. Mais, d'autre part, la diffusion extraordinaire de ces textes, non seulement parmi cette masse de praticiens mais aussi au sein des couches urbaines étrangères à la médecine mais ayant une grande sensibilité à tout ce qui serait en rapport avec la santé, a contribué en faire une voie d'accès décisive aux productions intellectuelles issues du monde universitaire.

Dans la Couronne d'Aragon, la faculté de médecine de l'Université de Montpellier, malgré l'existence de centres d'études supérieures bien plus proches, a maintenu son prestige et sa capacité à attirer les étudiants pendant très longtemps. L'université montpelliéraine, ses maîtres et ses étudiants n'ont pas été simplement des spectateurs de ce processus de vernacularisation, mais ils en sont devenus des acteurs engagés et décidés.

Il s'agit là d'un processus et d'une série de textes — on a vu ici seulement l'exemple catalan — qu'il faut considérer avec un regard neuf qui aille au-delà de leur objet interne, si l'on veut avoir une connaissance plus assurée de la diffusion des sciences dans la société de ce temps, et en définitive des mécanismes qui ont permis le triomphe d'un nouveau système médical dans l'Europe latine médiévale.